

que donnait à la police du temps, l'opposition de certains salons de Paris, devenus des fabriques de calomnies contre l'empereur, sa cour et ses grands dignitaires. Jamais l'hostilité de la presse libre n'a tant ému le pouvoir sous le régime constitutionnel, que ces bruits de salon, sous le régime de la censure. Et ces inquiétudes étaient trop bien fondées ! Précisément, parce qu'il n'y avait point de presse libre, les inventions de la malveillance se répandaient sans contre-poids, sous le voile du mystère, sous la forme de correspondances ou de pamphlets clandestins, et d'étage en étage, des hauts salons à ceux de la bourgeoisie, de la capitale aux départements, tout cela pénétrait jusqu'aux masses populaires. Que les personnes qui ont vécu sous l'ère impériale rappellent leurs souvenirs ! Que de calomnies sur le gouvernement et sur le caractère personnel de l'empereur ont trouvé créance, même auprès de la foule de bonne foi et surtout dans cette classe moyenne qui les recevait de seconde main ! que de choses ne considérait-on pas comme vraies, qui depuis ont été reconnues fausses, grâce à la liberté des discussions et des témoignages ! Mais, dans ce temps-là, les témoignages favorables n'étaient pas accueillis parce qu'il n'était pas permis de porter, autrement que sous le manteau, des témoignages contraires. On ajoutait foi au mal propagé secrètement, parce que l'apologie publique et privilégiée était toujours suspecte de flatterie et souvent de mensonge. Les victoires mêmes de nos armées n'étaient établies que par des bulletins dont la véracité était un mystère d'état ; leur autorité était balancée par mille rapports controuvés. Lorsque la malveillance, anticipant sur nos désastres, enterrait nos armées dans leurs lointaines conquêtes, au moment même où elles ajoutaient de brillants fleurons à leur